

Combien d'images...

Marcel Jean

Numéro 71, février–mars 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22993ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean, M. (1994). Combien d'images.... *24 images*, (71), 32–33.

Combien d'images...

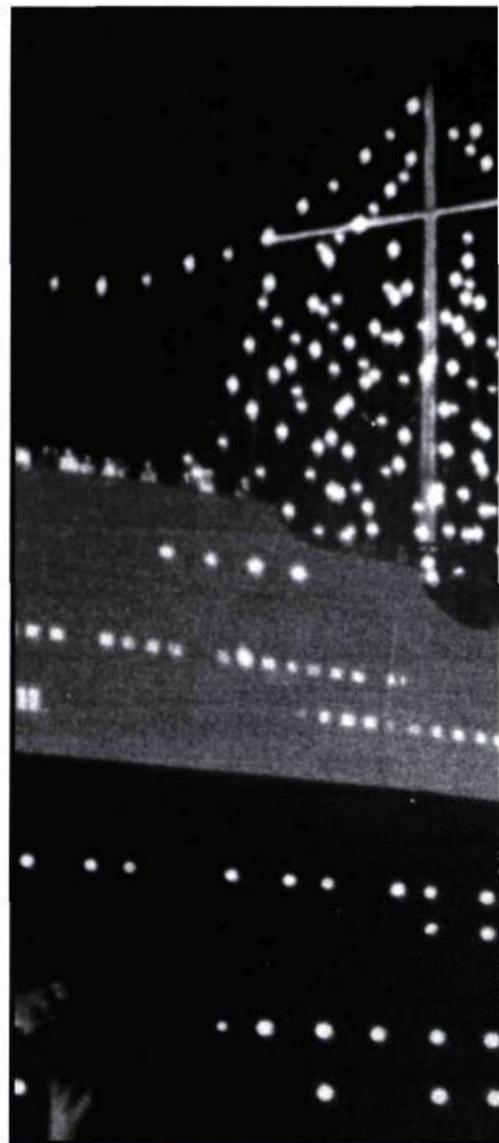
par Marcel Jean

1 Le premier film de Fellini que j'ai vu, c'est *Amarcord*. J'étais persuadé que j'allais voir un film comique. Je n'ai pas ri... Enfin, pas tellement... Je ne sais pas pourquoi, mais j'avais encore l'impression qu'il allait s'agir de franches comédies lorsque j'ai vu *Huit et demi* et *La cité des femmes*, quelques années plus tard. Ce malentendu de départ a marqué mon rapport à Fellini. Longtemps je me suis senti en décalage par rapport à ses films. Il a fallu que j'apprivoise le ton du cinéaste, que je me fasse à son angoisse comme à son humour.

Ce premier stade dépassé, une chose m'a frappé chez Fellini: la façon dont ses personnages ne sont pas maîtres de leur destin, la façon dont ils sont entraînés, dépassés, soumis... comme si le sens du monde leur échappait. Mastroianni, dans *La Dolce Vita*, *Huit et demi* et *La cité des femmes*, semble évoluer dans un espace qu'il ne comprend pas, un espace dont la topographie lui est inconnue... Il est perdu comme lui et Giulietta Masina le sont dans les studios de télévision de *Ginger et Fred*, comme le petit garçon l'est dans le brouillard d'*Amarcord*. Ainsi je me sens, moi, spectateur de Fellini, entraîné dans des lieux dont je ne maîtrise pas les contours, guidé, comme le sont les journalistes japonais d'*Intervista* dans leur odyssee à travers Cinecittà, par un maître omniscient et mystérieux. Fellini disait de ses personnages qu'ils étaient «des flambeaux». Cette comparaison est d'une justesse inouïe. Car les figures felliniennes s'agitent dans des lieux dont elles ne soupçonnent pas l'étendue parce qu'elles ne peuvent en éclairer que des parcelles. Elles n'évoluent pas, elles se déplacent. Elles ne se révèlent pas, elles révèlent ce qui les entourent, le monde, peu à peu. Fellini disait détester les films psychologiques.

2 Tout le monde dit: «Une image vaut mille mots.» Mon ami Gilles Desjardins, qui est scénariste, a l'habitude de dire le contraire: «Un mot vaut mille images.» Souvent, les gens ne le croient pas. Ils lui demandent d'en faire la preuve. C'est ainsi que Gilles répond: «Fellini». Un mot, trois syllabes, combien d'images...

3 Il y a quelques années, au Festival des films du monde de Montréal, j'ai remis le prix de la Fi-



presci. Pendant que j'attendais mon tour en coulisses, je regardais Giulietta Masina, assise un peu plus loin, qui attendait elle aussi d'entrer en scène. Elle avait l'air remarquablement douce. Elle était toute petite, menue, fragile. J'avais peine à me convaincre que c'était la femme de Fellini tant elle ne correspondait pas au cliché de la femme fellinienne, toute en rondeurs et en explosions de chair. Je m'en suis aussitôt voulu d'avoir eu cette pensée, d'avoir un instant confondu la vie privée de Fellini et ses films. Cela même si Fellini disait que son peintre préféré était Botticelli, même s'il ne manquait pas une occasion de louer la grâce des «jolies et grosses fesses à vélo». Cette confusion d'un instant, dissipée par le regard extraordinairement brillant de Giulietta Masina, j'ai à peu près toujours réussi à l'éviter par la suite. Les artistes ne parlent que



Amarcord (1973).

d'eux-mêmes, mais par des chemins si tortueux...

4 S'entretenant avec Giovanni Grazzini, Fellini raconte l'histoire d'un de ses anciens voisins qui, à chaque fois qu'il revenait chez lui, ouvrait la porte brusquement pour «flairer s'il y avait là-dedans la moindre odeur de vieux». L'anecdote est plutôt savoureuse, et Fellini s'en sert pour dire, dans le sillage de Simone de Beauvoir, à quel point la vieillesse nous saisit à l'improviste. Après avoir lu ça, je me suis demandé si les derniers films de Fellini sentaient le vieux. Indéniablement, non... J'ai ensuite pensé aux récents films de Rohmer, Oliveira, Kurosawa, Bergman, Resnais... Il y a chez tous ces vieux cinéastes une liberté, une légèreté qui surpassent souvent celles qu'on associe à la jeunesse. *La Voce della Luna* est

probablement un film plus jeune que *Le sheik blanc*.

5 Le lendemain de la mort de Fellini, *La Presse* publiait, en première page, un texte nécrologique accompagné d'une photo de l'artiste, prise à l'occasion de la remise de son dernier Oscar. Voyant que je m'intéressais beaucoup à cette illustration, mon fils de quatre ans m'a demandé qui était «le monsieur avec un ange dans les mains». Je lui ai dit qu'il faisait des films et il m'a demandé quelle sorte de films. Je ne savais pas quoi répondre, alors j'ai dit qu'il faisait des films avec de gros bateaux dedans. Il m'a demandé si, quand il serait grand, je les lui montrerais. J'ai dit oui. Il m'a dit qu'il avait hâte de les voir, ces films avec «des gros bateaux qui montent jusqu'au ciel.» ■